

Ambition et limites d'un théoricien

Jacques Pelletier

Volume 17, numéro 3 (99), mai-juin 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29784ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, J. (1975). Ambition et limites d'un théoricien. *Liberté*, 17(3), 106-109.

Le dernier Falardeau : ambition et limites d'un théoricien

Au début de son petit livre sur l'*Imaginaire social et littérature*, Jean-Charles Falardeau prétend que la critique québécoise, de manière générale, manque de méthode, que son cheminement vers les oeuvres est éclectique, qu'elle a le « souffle trop court, la vision trop limitée ». Aussi, pour combler cette lacune, il entend proposer une méthode qui « tire ses postulats, ses hypothèses, sa démarche d'une sociologie de la culture et de l'art, c'est-à-dire d'un ensemble de réflexions qui saisissent l'oeuvre littéraire à la fois en elle-même et dans ses relations avec les divers paliers de la vie sociale ».

Contrairement à *Notre société et son roman* dont le projet était surtout empirique, l'intention qui sous-tend *Imaginaire social et littérature* est d'abord et avant tout théorique. Cependant, assez curieusement, le chapitre le plus intéressant de l'essai s'inscrit en marge de cette ambition théorique. C'est en effet dans le chapitre sur « L'évolution du héros dans le roman québécois » que l'apport de Falardeau s'avère le plus profitable à une meilleure compréhension de l'histoire de notre production romanesque. J'y reviendrai tantôt après m'être attardé quelque peu à l'étude des visées théoriques du sociologue de Laval.

Avant d'exposer sa démarche personnelle, Falardeau se livre à quelques considérations d'ordre très général sur le langage et l'oeuvre d'art et à un rappel des « sociologies du roman » proposées avant lui notamment par Lukacs, Goldmann et Sartre.

Des considérations générales, il ressort que pour Falardeau « toute appréhension sociologique des oeuvres d'art doit d'abord s'arrêter aux oeuvres » (p. 68) et que le roman est en

quelque sorte « l'équivalent, dans les sociétés évoluées, de ce qu'était le mythe dans les sociétés archaïques » (p. 76). La deuxième proposition justifie que l'on soumette le roman à une démarche sociologique ; la première précise que le point de départ de cette démarche doit être l'examen des oeuvres elles-mêmes, en quoi la perspective sociologique ne diffère pas des autres courants majeures de la nouvelle critique.

Ces remarques préliminaires faites, Falardeau passe rapidement en revue les entreprises de Lukacs, Goldmann et Sartre. Cet examen est malheureusement trop sommaire, ne retenant que les propositions les plus connues et les plus générales de ces théoriciens. Par exemple, de Lukacs Falardeau ne prend en compte que *La théorie du roman*, ouvrage important bien entendu, à l'origine notamment de toute une partie de l'entreprise de Goldmann, mais qui n'est pas le seul livre pertinent de Lukacs: on peut tirer autant, sinon plus, de la lecture de *Balzac et le réalisme français*, de *La Signification présente du réalisme critique* et du récent *Soljnsitsyne*. C'est dans ces livres que sont notamment exposées les notions de type, d'image du monde et de perspective, fondements de l'analyse et de la critique normative de Lukacs. De Goldmann, Falardeau ne retient de même que les deux composantes principales de la méthode : compréhension et explication, ne reprenant pas, au besoin pour les discuter, les hypothèses de cet auteur sur l'évolution du capitalisme moderne et sur les liens entre les phases de cette évolution et les transformations internes de la production romanesque. Enfin, chez Sartre, *Questions de méthode* seul est examiné, le Flaubert demeurant un massif intouché, de même que les ouvrages plus anciens sur Baudelaire et Genet. Comme on le voit, cette rétrospective est pleine de trous, si j'ose dire. Et par ailleurs, il n'y a pas intégration des apports de ces théoriciens dans la démarche qui sera ensuite proposée, si bien qu'on se demande à quoi alors sert ce rappel qui apparaît singulièrement comme un hors d'oeuvre.

Cette revue effectuée, Falardeau soumet sa propre démarche qui repose sur un postulat initial, à savoir que « l'oeuvre littéraire renvoie d'abord à l'auteur individuel qui l'a

conçue et réalisée » (p. 93), postulat qui suffit à distinguer à lui seul sa démarche de celle d'un Goldmann par exemple pour qui l'auteur est toujours d'abord un sujet collectif. Mais cette opposition n'est pas vraiment discutée, et c'est là une autre lacune de cet essai.

La démarche elle-même comporte deux étapes. Dans la première, il s'agit d'étudier l'oeuvre en elle-même, de décomposer et d'analyser chacun de ses éléments : représentation des personnages, aménagement du temps et de l'espace, mise en forme des thèmes et des symboles, puis de les relier pour « reconstituer l'architecture globale de l'oeuvre, amener à la lumière la vision du monde qui la supporte » (p. 100). Dans cette première étape, on se livre donc à une lecture interne, formelle de l'oeuvre, sans orientation proprement sociologique. C'est dans la seconde étape que celle-ci apparaîtra, le travail consistant à mettre en relation l'oeuvre et la société. Le roman se présente alors comme un témoignage sur le social, comme un révélateur des mouvements de fond qui traversent le tissu sociétal. L'analyser, c'est rendre compte du même coup des conditions de sa production.

« Le discours de la méthode » de Falardeau se borne là. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est un peu court. Aussi ce qui donne son prix à ce livre, comme au précédent qui valait par l'étude des univers romanesques de Charbonneau et de Lemelin, c'est le chapitre empirique consacré à l'évolution du héros dans le roman québécois.

Falardeau distingue cinq moments principaux dans l'histoire du héros de roman québécois. Le héros de la première période, celle du roman traditionnel qui se termine dans les années 1930, est un personnage qui « est ou se veut exemplaire. Il a une vision du monde qui lui est donnée et à laquelle il veut correspondre. Il a la préoccupation, souvent l'obsession de se conformer à un modèle idéal, abstrait, qui est posé à priori, en dehors et au-dessus de lui, avant toute expérience existentielle » (p. 35). Celui de la période suivante ne règle plus son comportement sur des normes extérieures, il a « commencé à dire « je » et il pose les problèmes à partir de lui-même » (p. 38). D'où un certain désarroi provoqué chez le personnage par la chute des valeurs anciennes et la recher-

che, fiévreuse et souvent vaine, de nouvelles raisons de vivre. Dans l'oeuvre d'André Langevin, le héros « atteint l'extrême limite de la solitude, la plus grande détresse et le plus absolu dénuement ». Pour cette raison, « cette oeuvre marque une étape capitale, peut-être la plus révélatrice dans l'évolution de notre roman contemporain » (p. 41). A elle seule, l'oeuvre de Langevin constitue donc, pour Falardeau, une période de l'histoire du roman québécois. Après lui, s'ouvre une dernière période dans laquelle on peut distinguer deux moments : la production romanesque des années 1960 et l'immédiatement contemporain. Dans tous les cas cependant, les « personnages romanesques ne savent plus où ils vont et ils s'éparpillent dans toutes les directions, à la recherche de leur propre identité, d'un père, d'un homme, d'un substitut de Dieu, de raisons de vivre » (p. 43).

Privilégiant le héros, cette histoire de notre productoire romanesque, on le voit, ne manque pas d'intérêt et de pertinence. Ce qui lui manque cependant, et ce à quoi on aurait pu s'attendre venant de Falardeau, c'est une interprétation sociologique. Qu'est-ce en effet qui explique, socialement, cette transformation du héros romanesque A quel changement social, à quelle mutation historique correspond-t-elle ? A cette passionnante question, Falardeau n'apporte malheureusement pas de réponse.

Entre ce chapitre empirique et le développement théorique qui suit, il n'y a pas solution de continuité. C'est la grande limite de ce petit essai. Il est vrai que le problème de l'articulation des recherches formelles et de l'interprétation socio-historique n'a encore été réglé par personne et qu'il se présente comme un défi de taille à relever. Il faudra pourtant bien qu'il le soit un jour, sinon nous continuerons à avoir d'un côté des études formelles parfois extrêmement suggestives et de l'autre des interprétations socio-historiques se situant à un degré de généralité tel qu'elles n'expliquent plus rien. Combler ce fossé, c'est la tâche que doivent s'assigner en priorité ceux qui travaillent dans une perspective d'explication socio-historique. Cette tâche, le petit livre de Falardeau ne la remplit pas mais a au moins pour mérite de l'indiquer.

JACQUES PELLETIER